

Narcisse métis? Les littératures brésiliennes et les ruses de la raison

Michel Peterson

Already the very special quality that was «Brazil» for us exists only in our memories and no words can recreate, for us or anyone else, what was golden, perfect, complete.

Dans les intégrons culturels et sociaux apparaissent des objets nouveaux. Ceux-ci fonctionnent selon des principes inconnus aux niveaux inférieurs. Les concepts de démocratie, de propriété, de salaire sont aussi dépourvus de signification pour une cellule ou un organisme que ceux de reproduction ou de sélection naturelle pour une molécule isolée.

Patricia Kathleen Page,
Brazilian Journal,
21 August 1959.

François Jacob,
La Logique du vivant.

En cette époque où nous avons enfin acquis une maîtrise de la technique audiovisuelle qui nous permet d'assister, confortablement assis dans nos fauteuils, en direct et sans broncher, aux spectacles offerts par le Kosovo, le Timor Oriental, New York, l'Irak, Israël (nous avons bien sûr, grâce au trafic de l'information, l'embarras du choix) et le Darfour, certains pays, certaines littératures, demeurent des espaces de réjouissance privilégiés au cas où nous chercherions à oublier l'ennui occasionné par les ternes couleurs de notre guerre totale. Parmi ceux-là – peu nombreux, il faut en convenir –, le gigantesque Brésil, marché économique et littéraire encore dit émergent, c'est-à-dire désormais livré, entre autres choses, à l'exploitation délirante du turbocapitalisme létal et du turbotourisme universitaire. Si le capital a des capitaux que le capital ignore, il en est d'autres qu'il possède, connaît et exploite à fond et à grands frais. Parmi ces sources de

financement indispensables laissant libre cours soit à une spéculation qui rendra bientôt la monnaie moribonde, soit à la thésaurisation exponentielle de l'Un global virtuel: le métissage et toute une série de biens discursifs transformables en bits: créolité, dialogisme, carnavalesque, anthropophagie, hybridité, pluralisme, différence, relation, respect des minorités et j'en passe ! Un magnifique portefeuille d'actions pour qui cherche à faire monter ses propres valeurs à la bourse académique du multiculturalisme. En temps de crise, mieux vaut investir dans des marchés d'avenir, par exemple les voix populaires portées par les grands écrivains-diplomates de l'Amérique latine.

Dans ce contexte, le Brésil – celui de Lula ou de ses prédécesseurs – possède un avantage massif tant pour les investisseurs locaux que pour les investisseurs étrangers: celui des mythes. Vu d'un certain angle, il serait en quelque sorte indigne de ne pas tomber amoureux de ce quasi-continent puisque à la jeunesse, on doit tout permettre. Et le Brésil, malgré quelques petites statistiques gênantes dont on a tôt fait de se débarrasser, est un pays *absolument parfait*, une sorte d'Eldorado. En tout cas, c'est bien ce que prétendait déjà la poète Patricia Kathleen Page en revenant d'un séjour de deux ans durant lequel, avec son mari Arthur Irwin, alors ambassadeur du Canada, elle avait *attentivement* observé le drame social à partir des luxueux jardins des habitations officielles et des loges des théâtres de la haute couture. *Tico-tico...*

Je m'en voudrais toutefois de laisser croire que de si magnifiques séjours ne sont accessibles qu'à des représentants officiels puisque l'observation-participante est de plus en plus facile. Tout un chacun peut maintenant voir de ses yeux le football, le carnaval, les *congadas*, le *batuque*, le samba, les cérémonies en l'honneur de Iemanjá la déesse de la mer, et, pour ceux qui pousseraient à tout hasard vers l'extrême sud du pays, quelques *gaúchos* qui connaissent tous les secrets du *churrasco*. Pour ceux qui se sentiraient l'âme d'un *Indiana Jones*, il y a même en prime les tours organisés dans les favelas de Rio ou, pourquoi pas?, quelques petites cérémonies, non de *bori* (les âmes industrialisées sont parfois faibles), mais de *candomblé*, voire de *macumba*, plus *hard*, comme on dit.

On voit que le Brésil est un pays de merveilles. Ses littératures sont d'ailleurs là pour en témoigner. Littératures marquées par le métissage, que dis-je?, nées de lui. Les littératures brésiliennes seraient, comme les littératures caribéennes, africaines, mexicaines et états-uniennes, *par essence* métisses, ce qui laisse supposer qu'existeraient des littératures pures, strictement endogènes.

Or il n'en est rien et ce pour deux raisons, très simples. D'abord, l'adéquation une langue-une littérature est le fantasme des nationalismes étriqués, mais tenace, qui n'a *jamais pu être maintenu jusqu'au bout*, y compris – et surtout – par les écrivains dont l'objectif fût de raviver, de protéger ou de défendre leur culture nationale. Deuxièmement, il ne saurait y avoir d'*être* de la littérature (tout au plus constate-t-on de-ci de-là, fugitifs, quelques *effets d'être*) car il ne saurait y avoir de vérité téléologique de la littérature. J'ose croire que ces thèses ont aujourd'hui été suffisamment démontrées pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir.

C'est dire que c'est moins le fait que les littératures brésiliennes soient métissées qu'il faut interroger, que les modes de métissage qui leur sont particulières, et les aveuglements que permet la fétichisation du concept même de métissage. Qu'on m'entende bien: le métissage, cela ne fait aucun doute, n'est pas un mythe ou s'il en est un, c'est dans la mesure où il est aussi réel que lui. Sérgio Buarque de Holanda a d'ailleurs montré que la plasticité sociale du peuple brésilien prend ses origines au Portugal du XIV^e siècle et qu'il fut même encouragé par le pouvoir¹. Je voudrais simplement montrer que le métissage risque (et c'est déjà souvent le cas) de fonctionner comme un souvenir-écran, c'est-à-dire comme un discours empêchant de retenir certains faits historiques et sociaux essentiels pour mettre en scène des phénomènes secondaires ou insignifiants.

L'actuel discours de l'institution littéraire sur le métissage rejoint ainsi celui d'une certaine sociologie et d'une certaine anthropologie qui, en cherchant coûte que coûte à donner du Brésil une image harmonieuse, déresponsabilise les

¹ *Raízes do Brasil*. Rio de Janeiro, Companhia das Letras, 1995 (éd. orig. 1936), p. 53-56.

élites. Pour s'en convaincre, peut-être est-il utile de relire quelques lignes de Gilberto Freyre:

Considérée dans son ensemble, la formation brésilienne a donc été [...] un processus d'équilibration entre des antagonismes. Antagonismes de civilisations et d'économies. La civilisation européenne et l'indigène. L'économie agraire et la pastorale. L'économie des champs et celle des mines. Le catholique et l'hérétique. Le jésuite et le grand propriétaire. Le *bandeirante* et le seigneur de moulin. Le Pauliste et l'immigrant. Le Pernamboucain et le marchand ambulant. Le riche propriétaire foncier et le paria. Le bachelier et l'analphabète. Mais les dominant tous, plus général et plus profond encore: l'antagonisme du seigneur et de l'esclave.

Il est vrai qu'entre tous ces antagonismes qui se heurtaient, il a toujours existé, pour amortir leur choc ou les harmoniser, des forces de confraternisation et de mobilité verticale, particulières au Brésil: la miscégénéation; la dispersion des héritages; le changement, facile et fréquent, de professions et de résidences; l'accès, facile et fréquent, aux charges et aux hautes positions politiques et sociales pour les métis et les fils naturels; le christianisme lyrique à la portugaise; la tolérance morale; l'hospitalité pour les étrangers; l'intercommunication entre les différentes zones du pays. Celles-ci provenant moins de la facilité technique des transports que des conditions physiques du pays: l'absence de montagnes ou de fleuves, qui auraient pu empêcher l'unité brésilienne de se faire ou la réciprocité de civilisations et d'économie entre les extrêmes géographiques de jouer².

On croit rêver ! Bien sûr, il faudrait contextualiser cet extrait et rendre compte de l'ensemble du parcours de Freyre, ce que je n'ai malheureusement pas le loisir de faire ici. Bien sûr, il faudrait dire que ce type de discours n'emporte pas l'unanimité. Et pourtant... Le discours du et sur le métissage ne puise-t-il pas ses ressources les plus puissantes dans cette utopie qui – faut-il le rappeler? – n'a pas et n'a jamais rien eu à voir avec la *réalité socioéconomique*. Définir une littérature et une société comme métisses peut facilement revenir, ce qui est souvent le cas aujourd'hui, à les définir comme *politiquement*

² *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*. Trad. fr. Roger Bastide. Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1974 (nouvelle édition), p. 93.

correctes par opposition, pour ne prendre que ces exemples, au soi-disant fanatisme musulman, au ghettoïsme canadien ou mieux, par rapport à la société française aujourd'hui attaquée plus que jamais par le virus Le Pen. Mais peut-être ne s'agit-il au fond que d'un leurre car à ce jeu de qui perd gagne – Machado de Assis contre Gobineau –, c'est bien toujours les mêmes qui servent de cible, à savoir le Noir, le sans-terre et quelques autres.

Mon but n'est pas d'être déceptif et de produire un «anti-Brésil», une anti-littérature ou un anti-métissage, ce qui serait ridicule. Pourtant, c'est bien d'un «anti-Brésil» qu'il est question, mais au sens où Nelson Rodrigues entend cette expression. On dira que je verse dans le poétique, ce qui, par les temps qui courent, pourrait infirmer mon propos. Je crois malgré tout nécessaire de réaffirmer, avec Rodrigues, que le Brésil est en manque... manque désespéré d'amour. Vision pessimiste dira-t-on. Comment le pays du métissage et du corps pourrait-il souffrir de pareil déficit? Comment, avec des écrivains tels Raul Pompéia, Carlos Drummond de Andrade, Nelida Piñon, João Cabral de Melo Neto ou Pedro Lins, le Brésil peut-il avoir perdu l'image de l'autre? Comment le Brésil peut-il être aux prises avec un tel narcissisme primaire? J'extrapole bien sûr et je ne suis pas certain que Rodrigues me suivrait sur ce point³. Chose certaine, ce *manque* implique non pas un rejet des utopies, mais au contraire leur minutieuse réévaluation si l'on veut transformer véritablement l'imaginaire par le symbolique.

Car à y regarder de près, et à moins d'erreur de ma part, la formation de la société brésilienne décrite par Freyre n'est certainement pas la même que celle décrite par Vianna Moog, Leonardo Boff ou Eduardo Galeano. Pour peu que l'on se fie au tableau peint par Freyre, l'histoire du Brésil aurait été celle d'une marche vers la transcendance de tous les antagonismes. Comment oublier que la dialectique maîtres/esclaves se résout

³ Le texte de Rodrigues auquel je fais ici allusion est daté du 29 janvier 1968 et s'intitule tout simplement «O anti-Brasil». In: *O óbvio ululante*. Rio de Janeiro, Companhia das Letras, 1993, pp. 123-126.

dans une lutte à mort dont l'assassinat de Chico Mendes fut, parmi tant d'autres (en cela il n'est pas un martyr), un exemple frappant?

Vision naïve que la mienne? *Why not?* L'économie du sérieux qui comporte aujourd'hui une force délégitimante telle qu'elle empêche souvent toute réflexion sur la démocratie et sur la citoyenneté ne saurait m'empêcher de rappeler qu'il demeure à mes yeux essentiel de ne pas faire du métissage une sorte d'universalisme abstrait imposant un silence sur la réalité de la ségrégation sous toutes ses formes et, parmi elles, du racisme.

Sur ce terrain, réénoncer quelques poncifs ne saurait faire de tort à personne. En littérature comme en société, le métissage n'est pas angélique; il porte un sexe: celui du pouvoir. Il peut devenir une manière nouvelle de hiérarchiser le monde qui remplace l'essentialisation des différences par un essentialisme de l'universel et cela, d'autant plus que la mixophilie discursive n'empêche pas que, parcourant l'axe Nord-Sud du Brésil, on passe mentalement de la fête au travail, du Brésil «gaspilleur» au Brésil «utile» sans jamais se poser la question de savoir à quel étalon se mesurent le gaspillage et l'utilité. Chemin faisant, on rencontrera bien quelques Indiens mais, pour l'essentiel (il y a certes des exceptions confirmant la règle), on va du Noir au Blanc⁵. Voici donc une cartographie des lieux-communs: au nord, un laxisme quasi anthropologique et, du centre au sud, un peuple industriel, mais évidemment adossé à des modalités différentes du métissage. Au centre, les Japonais apportent leur éthique «confucéenne» (...) tandis que, près des frontières de l'Uruguay et de l'Argentine, les immigrations allemandes et

⁵ Parlant des Indiens, Jacqueline Beaulieu-Garnier et Catherine Lefort écrivent, dans l'*Encyclopædia Universalis* que «les Indiens purs ne doivent plus être guère que 2p. 100 car, déjà peu nombreux à l'origine, ils ont disparu par extinction ou par métissage.» (Art. «Brésil», vol. 3, Paris, Encyclopædia Universalis Éditeur, 1985, p. 960. Je souligne). Le métissage comme disparition de l'identité ! Des Indiens purs ! Cela sans compter que les auteurs oublient ici le rôle non négligeable des pouvoirs politiques dans cette disparition qui n'est que l'autre nom de l'acculturation. Parmi les derniers disparus en liste, il y a bien sûr les *Zoró* dont la communauté fut entièrement «déstructurée» durant les années 70 par la FUNAI (Fondation Nationale de l'Indien). À ce sujet, voir Gilio Brunelli, *Migrations, guerres et identité: faits ethno-historiques zoró*. Montréal, Université de Montréal/GRAL (Groupe de recherche sur l'Amérique latine), 1986.

italiennes ont permis le mélange de l'éthique protestante et de la tragique joie de vivre des compatriotes de l'inoubliable Dalida.

Brésil: pays du métissage, de l'équilibration des antagonismes. Brésil: pays de la fragmentation, de la fracture entre les classes sociales. Le Brésil n'est pas, contrairement à ce qu'on dit, un pays surréaliste, c'est un pays bien *réel* qui sait comment s'exploiter lui-même de l'intérieur. Comment s'équilibrent aujourd'hui les antagonismes entre le *sertanejo* et le *gaúcho*, entre les plus-que-pauvres du *Nordeste* et les stars de la finance galactique, du *World Class*? Brésil: pays de Francisco Julião, de Gabriel o Pensador et de Collor. Brésil: pays des *tangas* qui mettent bien en évidence les superbes postérieurs des belles *cariocas*. Brésil: pays de la maigreur extrême et des cheveux jaunes à cause de la malnutrition. Brésil: pays du corps, du vol et du viol. Pays de la végétation luxuriante et de la sécheresse mortelle. Pays où on peut admirer des théâtres grecs décorant les jardins de quelques riches propriétés, pays où l'on peut refuser de voir les *mocambos* et les favelas. Au Brésil, on dit que les honnêtes gens vivent emprisonnées et que ce sont les voleurs qui vivent en liberté. Juste retour des choses? Il suffira bientôt d'électrifier les clôtures et de remplacer les bergers allemands par des rottweiler. Effets de la tolérance morale mise en lumière par Freyre?

On aura vite fait de démontrer que mon propos ne vise qu'à donner une image traumatisante et médiatique du Brésil. On aura à la fois tort et raison. On aura raison dans la mesure où les médias demeurent bien en deçà de la réalité quotidienne. On aura tort si on n'a pas encore saisi que je cherche simplement, sans évidemment m'appuyer sur la sociologie de la littérature, à souligner que la notion de métissage ne devrait à mon sens être utilisée à propos des œuvres littéraires que si on garde toujours à l'esprit les problèmes que j'évoquais à l'instant et qu'Osman Lins qualifiait d'interculturels.

Un bel exemple d'œuvre actuelle qui met en scène la nécessaire dysharmonie du métissage est celle de l'essayiste et romancier Donaldo Schüler. Son roman *Império caboclo* peut être lu comme un traité de polémologie, ce qui explique qu'il se présente, pour reprendre une expression qu'il applique lui-

même à Machado de Assis, comme un texte à la prose fracturée. L'imperfection et la perte constituent en effet le cœur de l'histoire de la guerre de contestation qui frappe l'État de Santa Catarina entre les années 1912 et 1916. Seulement, il s'agit ici moins de révéler la vérité de l'histoire que de marquer sa béance. Ce n'est pas par hasard si l'épigraphe du poète Cruz e Sousa est suivi d'une sorte d'avant-propos aux couleurs heideggeriennes qui fait inmanquablement songer à celui des *Chemins qui ne mènent nulle part* sans manquer en outre de reprendre le *topos* de la forêt comme livre:

Caminhos... A floresta tem mil caminhos e não tem caminho nenhum. Caminhos que se abrem e se fecham. Para caminhar na floresta é preciso conhecer a floresta: cada pinheiro, cada pé de angico, cada rancho. Tudo se individualiza: os sulcos da casca, a curvatura do galho, o cinza do telhado. Aí estão escrita, mapa. Você conhece gramática e vocabulário ou por aqui você não anda. A floresta é o geral. Mas isso não lhe basta. É como se você conhecesse o livro só de capa. Você tem que entrar nele. Vagarosamente, frequentemente. Cada vírgula importa.⁷

Chemins... La forêt a mille chemins et n'a aucun chemin. Des chemins qui s'ouvrent et se ferment. Pour cheminer dans la forêt, il faut connaître la forêt: chaque pin, chaque pied d'*angico*, chaque hutte. Tout s'individualise: les sillons des écorces, la courbe des branches, la cendre du toit. Là sont l'écriture, la carte. Ou vous connaissez la grammaire et le vocabulaire ou vous ne vous promenez pas par ici. La forêt est le général. Mais cela ne lui suffit pas. C'est comme si vous ne connaissiez que la couverture du livre. Vous avez à entrer en lui. Lentement, fréquemment. Chaque virgule compte.

Pour entrer dans le métissage, il faut développer les mêmes aptitudes que celles nécessaires pour la randonnée en forêt. Comme la forêt et l'inconscient, le métissage, c'est là sa force ironique, réunit pour les renverser l'un dans l'autre le singulier et le général, le concret et l'abstrait de l'histoire. Les narrateurs d'*Império caboclo* ne décrivent pas l'événementialité de la guerre et c'est pourquoi ce roman ne succombe pas au

⁷ *Império caboclo* Florianópolis/Porto Alegre, UFSC/FCC Edições Movimento, 1994, p. 7.

mythe de la restitution d'une hypothétique vérité. Il s'agit de reconnaître des constructions discursives et si quelque chose comme la vérité existe, c'est au croisement dynamique de ces constructions antagonistes qu'elle surgira immanquablement.

Proche tout autant de Graciliano Ramos et de João Ubaldo Ribeiro que de Darcy Ribeiro, ce livre en miettes n'effectue donc aucun partage entre la vérité et le mensonge puisque la fiction se moque justement de tout partage. Sorte d'Hérodote moderne, Schüler circule, par les voix de ses narrateurs, dans un lieu opaque où tout se mélange et se distingue, où la seule dialectique qui vaille est celle de la *feijoada*, laquelle donne accès à la connaissance d'un autre Brésil, comme l'indique un fragment des premières pages du livre:

Nós sul-americanos temos o dom de misturar as coisas. Deves acostumar-te a isso, pois é disso que nos orgulhamos. Não criamos nada, misturar sabemos. Praticamos a dialética da feijoada, invenção nossa⁸

[Nous, sud-américains, avons le don de mélanger les choses. Tu dois t'habituer à ça parce que c'est de ça que nous nous enorgueillons. Nous ne créons rien, nous savons mélanger. Nous pratiquons la dialectique de la *feijoada*, une invention à nous]. Paradoxe de taille que celui où on peut affirmer d'un même souffle qu'on ne sait pas créer et que cette incapacité est elle-même créatrice. La forêt et le métissage sont ces lieux où il est possible d'inventer ce qui ne saurait, en toute raison, être inventé.

Nous voici en présence de l'origine non-originnaire du métissage, c'est-à-dire de ce moment où la Raison échappe à elle-même. Ni pure, ni pratique, ni esthétique, ni politique, ni cynique, ni ornementale, la raison est la non-raison, une raison *tupi*, peut-être même une plaisanterie⁹. Cette raison au fond pulsionnelle, c'est celle qui se fonde sur une déliaison, sur une destruction systématique de toute dépendance et donc, sur une

⁸ *Id.*, p. 19.

⁹ Les «principes» de la raison *tupi* ont été approchés par Roberto Gomes dans *Crítica da Razão Tupiniquim*. Curitiba, Edições Criar, 1986.

destruction progressive des modes de construction du monde qui s'appuient sur une distinction du pur et de l'impur, du pur et du métissage. Oswald de Andrade, misant sur le temps, avait déjà indiqué la voie à suivre. Seulement voilà: elle n'a que peu ou prou été suivie, en tout cas moins qu'on ne le prétend. Comme le métissage, la forêt fait peur parce qu'elle signifie l'inconnu. D'où le fait qu'on les rase à coups de concepts. Le métissage, ainsi que l'enseigne *Império caboclo*, n'est pas le mélange généralisé du tout et du rien, du Tout et du Un. Plus encore, le métissage, ainsi que le montre ailleurs Schüler¹⁰, c'est simultanément la présence et l'absence de l'individu et du collectif, c'est la possibilité de penser le rôle de Narcisse au sein de la Cité de demain. Le métissage doit ainsi autoriser Narcisse à se contempler à nouveau dans les eaux du bassin imaginaire de l'altérité.

Le Narcisse de Donaldo Schüler est peut-être le Narcisse métis qu'attendaient les littératures brésiliennes. C'est d'ailleurs peut-être lui qu'annonçait la reine des prisons de Grèce, Marie de France, que nous avait discrètement présenté Osman Lins à la veille de mourir en 1978. C'est peut-être également lui qu'annonce la Marie da Fé régnant sur le peuple brésilien de João Ubaldo Ribeiro. Chose certaine, il ne ressemble en rien à celui d'Ovide, de Rousseau, d'Hermann Hesse ou de Baudrillard. C'est un Narcisse sans image qui ne méprise pas l'amour, qui le cannibalise plutôt afin d'errer tout à son aise dans la forêt de la parole démocratique, de l'amour et de la citoyenneté.

¹⁰ *Narcisso errante*. Rio de Janeiro, Vozes, 1994.